

Huitième Aventure sur mer.

Comment le baron de Munchhausen trompa une compagnie d'ours
blancs.

Vous avez, sans doute, entendu parler du dernier voyage de découverte fait dans les régions du Nord par le capitaine Phipps, aujourd'hui lord Mulgrave. J'accompagnai le capitaine en ami et en amateur. Quand nous fûmes parvenus à un degré considérable de latitude, je pris mon télescope avec lequel vous avez déjà fait connaissance à Gibraltar, et je me mis à observer les objets qui se trouvaient autour de nous. Car, soit dit en passant, j'ai toujours trouvé qu'il est bon de regarder de temps en temps autour de soi quand on est en voyage.

A environ un demi-mille de l'endroit où nous voguions, flottait une immense montagne de glace, qui était infiniment plus haute que la pointe de nos mâts, et j'y avisai deux ours qui, selon que je jugeai, étaient engagés dans un duel effroyable. Je m'armai aussitôt de mon fusil et descendis sur la glace. Mais, lorsque j'en eus atteint le sommet, je m'aperçus que le chemin que je suivais était extraordinairement difficile et dangereux. Par moments il me fallut sauter par-dessus des abîmes effroyables. Dans d'autres endroits la glace était aussi glissante qu'un miroir, en sorte que je ne pouvais faire un pas sans tomber. Pourtant je parvins à atteindre les ours, et en même temps je m'aperçus qu'au lieu de se battre ils étaient occupés à jouer ensemble.

Je calculais déjà la valeur de leurs peaux, — car chacun d'eux était au moins aussi gros qu'un bœuf gras; — mais, en ajustant mon fusil, je glissai du pied droit, tombai en arrière et perdis, par cette horrible chute, connaissance pour un quart d'heure au moins. Représentez-vous l'épouvante dont je fus saisi quand je sentis, en revenant à moi, qu'un des

monstres dont je viens de vous parler, m'avait retourné sur le visage et prenait déjà entre ses dents le ceinturon de mes chausses neuves de cuir. La partie supérieure de mon corps était couchée sur le ventre de l'animal, et mes deux jambes étaient étendues en avant. Dieu sait où le terrible quadrupède m'eût entraîné. Mais, avec mon sang-froid ordinaire, je tirai au même instant mon couteau, — le voici, messieurs, — et, saisissant la patte



gauche de l'ours, lui coupai net trois doigts. Alors

il me lâcha aussitôt et se mit à hurler d'une manière épouvantable. Je profitai de ce moment pour relever mon fusil de terre, et je l'ajustai si bien que mon ennemi tomba mort du coup. Il était pour toujours endormi du sommeil des morts ; mais le bruit de mon arme avait réveillé plusieurs milliers de ces animaux qui, dans une circonférence d'un demi-mille, se trouvaient endormis sur la glace. Tous accoururent à moi à franc étrier. Ce fut une chose à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

Il n'y avait pas de temps à perdre ; j'étais mort, si une idée inespérée n'était venue me sauver tout à coup. Cette idée me vint. Dans la moitié du temps qu'il faut à un chasseur exercé pour arracher la peau à un lièvre, je devêtis l'ours mort, m'enveloppai de la peau et me cachai la tête dans la sienne. A peine me trouvai-je ainsi en règle, que toute la troupe des ours se rassembla autour de moi. J'avais alternativement froid et chaud sous ma pelisse. Cependant ma ruse me réussit à merveille. Ils vinrent l'un après l'autre me flairer, et parurent visiblement me tenir pour un frère germain. Il ne me

manquait en effet qu'un peu de corpulence pour leur ressembler parfaitement. Il y en avait du reste plusieurs jeunes qui n'étaient pas beaucoup plus gros que moi. Après qu'ils m'eurent tous flairé, ils parurent devenir plus familiers avec moi. J'imitais exactement leurs mouvements et leurs gestes. Seulement ils hurlaient et mugissaient en maîtres, et je me sentais incapable d'atteindre cette admirable perfection. Mais autant j'avais l'air d'un ours, autant je me sentais homme. Je commençai donc à avoir un moyen de mettre à profit, de la façon la plus avantageuse possible, la familiarité qui s'était établie entre ces animaux et moi.

J'avais autrefois entendu dire par un chirurgien de village qu'une blessure faite à l'épine dorsale cause instantanément la mort. Je résolus donc d'en faire l'expérience. Je m'armai de nouveau de mon couteau et en frappai le plus grand des ours au cou, près des épaules. Quoi qu'il en soit, ce fut un trait de hardiesse dont je ne fus pas médiocrement effrayé moi-même; car il était évident que si l'animal survivait au coup, il me mettrait infailliblement en pièces. Mais ma tentative réussit ad-

mirablement, et l'ours tomba mort à mes pieds sans plus faire le moindre mouvement. Je pris donc le parti de traiter de même tous les autres, et cela ne me fut guère difficile; car, en voyant tomber à droite et à gauche leurs frères, ils n'y virent que du feu, les imbécilles, ne songeant ni à la cause ni au résultat de la chute successive de leurs compagnons. Et ce fut là ce qui causa mon salut. Quand je les vis tous morts à mes côtés, je me sentis aussi fier que Samson après qu'il eut tué les Philistins.

Pour être bref, je retournai au navire et demandai les trois quarts de l'équipage pour m'aider à dépecer les ours et à en transporter les jambons à bord. Nous terminâmes ce travail en quelques heures et chargeâmes tout notre bâtiment d'une riche cargaison. Le reste fut jeté à la mer, bien que j'eusse la conviction intime que, convenablement salée, cette viande eût été aussi bonne à manger que le meilleur gigot.

Dès notre retour en Angleterre, j'envoyai, au nom du capitaine, plusieurs jambons aux lords de l'amirauté, plusieurs autres aux lords de la tréso-

rierie , au lord-maire et aux aldermen de Londres. Le reste, je le distribuai entre mes amis particuliers. Je reçus de tous côtés les plus vifs remerciements et l'expression de la plus sincère reconnaissance , notamment par une gracieuse invitation au dîner annuel que le lord-maire donne à l'hôtel-de-ville de Londres.

Les peaux d'ours , je les envoyai à l'impératrice de Russie pour servir de pelisses d'hiver à sa majesté et à sa cour. Elle m'en remercia dans une lettre autographe qu'elle m'envoya par un ambassadeur particulier, et dans laquelle elle me fit l'honneur de m'offrir sa main et de partager avec moi sa couronne. Seulement, comme je n'ai pas le moindre goût pour la dignité royale , je remerciai dans les termes les plus choisis sa majesté de son offre gracieuse. Le même ambassadeur qui m'apporta la lettre impériale , avait reçu l'ordre de rapporter personnellement ma réponse à sa souveraine. Une seconde lettre que je reçus , peu de temps après, de l'impératrice , me convainquit de la manière la plus formelle de l'élévation de sa pensée et de la force de sa passion. Sa dernière maladie la surprit

au moment où elle — la pauvre femme! — cherchait à se consoler, dans un entretien avec le comte Dolgoroucki, de ma cruauté envers elle. Je ne sais quel effet je produis sur les dames; mais l'impératrice de Russie n'est pas la seule de son sexe qui, du haut de son trône, m'ait tendu sa main et son cœur.

Quelques gens ont répandu le bruit que, dans son voyage au Nord, le capitaine Phipps ne s'avança pas aussi loin qu'il aurait pu le faire. Aussi c'est ici pour moi un devoir de prendre sa défense. Notre bâtiment était réellement en bon chemin d'atteindre le pôle, quand tout à coup survint mon aventure avec les ours et que je chargeai tellement le navire de peaux et de gigots d'ours, que c'eût été une véritable folie de continuer notre route, parce que nous étions à peine en état de naviguer contre le moindre petit vent contraire, et, par conséquent, moins encore contre les énormes montagnes de glace qui entourent de tous côtés le pôle.

Depuis, le capitaine a souvent déclaré combien il était mécontent de n'avoir pu prendre part à mon expédition, qu'il avait coutume d'appeler empha-

tiquement la journée des peaux d'ours. Avec cela il ne m'envia pas médiocrement l'honneur de cette victoire et chercha tous les moyens et toutes les occasions d'en atténuer la gloire. Nous nous sommes souvent querellés à ce sujet, et maintenant encore nous ne sommes pas sur le meilleur pied ensemble. Entre autres choses, il soutient hardiment que je ne puis me vanter d'avoir trompé les ours en m'affublant de la peau d'un des leurs, et qu'il aurait voulu se rendre sans masque au milieu d'eux et se faire passer pour un ours tout de même.

Mais c'est là un point trop difficile et trop délicat pour qu'un homme qui a des prétentions à passer pour bien élevé, puisse entrer à ce sujet en discussion avec qui que ce soit, et moins qu'avec tout autre noble pair d'Albion.

Neuvième Aventure sur mer.

Comment le baron de Munchhausen fit la chasse aux perdreaux
au milieu de l'Océan.

Étant en Angleterre, je résolus de faire un autre voyage sur mer avec le capitaine Hamilton. Nous partîmes ensemble pour les Indes - Orientales. J'emmenai un chien couchant qui, selon moi, et dans le sens le plus réel du mot, n'eût pu se payer au poids de l'or. Vous allez voir, messieurs, quel admirable service il me rendit. Un jour, comme nous nous trouvions encore à la distance d'au moins trois cents lieues de terre, selon les calculs les plus

exacts que nous pûmes faire, mon chien se mit en arrêt. Je le vis avec étonnement se tenir dans cette pose pendant une heure tout entière. Je donnai connaissance de ce fait étrange au capitaine et aux officiers du bord, et conclus que nous devions être près de terre, vu que mon chien flairait évidemment quelque gibier. Mais je ne réussis qu'à exciter un rire général, comme si la bonne opinion que j'avais de l'animal pût être révoquée en doute, et comme si moi-même j'eusse pu en être la dupe.

Après une longue discussion pour et contre mon avis, je finis par déclarer ouvertement au capitaine que je me faisais plus au nez de mon Tray qu'aux yeux des meilleurs marins, et je pariai cent guinées, — somme que j'avais destinée à ce voyage, — qu'en moins d'une demi-heure nous aurions du gibier.

Le capitaine, brave et excellent homme, se remit à rire de plus belle et pria M. Crawford, notre chirurgien, de me tâter le pouls. Le chirurgien obéit à cet ordre et assura que je me trouvais dans le meilleur état de santé. Sur cela, il s'échangea entre lui et le capitaine quelques paroles à

voix basse dont je ne pus saisir que celles-ci :

— Il n'a pas sa tête à lui, disait le capitaine ; je ne puis en honneur accepter ce pari.

— Je suis d'un avis tout à fait contraire, répliqua le chirurgien. Il n'est pas dérangé le moins du monde. Tout ce qu'il y a, c'est qu'il a plus de confiance dans l'odorat de son chien que dans l'intelligence des officiers du bord. Votre conscience peut en toute sûreté accepter la gageure proposée. Il perdra à coup sûr et en tout cas, mais il le mérite du reste.

— L'acceptation d'un pari de cette sorte, continua le capitaine, n'est aucunement raisonnable de ma part. Toutefois ce n'en sera qu'une chose plus honorable pour moi, si je lui rends son argent après l'avoir gagné.

Pendant que ce dialogue se tenait ainsi à demi voix, Tray ne quitta point la position qu'il avait prise et me confirma de plus en plus dans mon opinion. Je proposai pour la seconde fois le pari, et le capitaine l'accepta aussitôt.

A peine eûmes-nous confirmé nos engagements par un serrement de mains et prononcé le solennel

tope, que quelques matelots, placés dans la chaloupe attachée à l'arrière du navire et occupés à pêcher à la ligne, attrapèrent tout à coup un énorme requin et l'amènèrent à bord. Ils commencèrent à dépecer le monstrueux poisson, et ne trouvèrent pas moins de six paires de perdreaux dans le ventre de l'animal.

Les pauvres bêtes s'étaient déjà depuis si longtemps trouvées dans l'estomac du requin, qu'une des perdrix était occupée à couvrir cinq œufs, dont l'un était éclos au moment où le poisson fut ouvert.

Nous élevâmes ces jeunes oiseaux avec une nichée de petits chats qui étaient venus au monde peu de minutes avant. La vieille chatte les aimait autant que ses propres petits, et miaulait de douleur chaque fois qu'ils s'envolaient un peu trop loin et ne s'empressaient pas de revenir assez vite. Parmi le reste de notre prise il y avait quatre autres perdrix qui se mirent à couvrir à leur tour, de sorte que, pendant toute notre traversée, la table du capitaine ne cessa d'être fournie du meilleur gibier. Pour récompenser mon pauvre Tray des cent

guinées qu'il m'avait fait gagner, je lui fis donner chaque jour les os des perdreaux que nous mangions, parfois même un oiseau tout entier.



Dixième Aventure sur mer.

Comment le baron de Munchhausen fit une deuxième ascension
dans la lune.

Je vous ai déjà parlé, messieurs, d'un petit voyage que je fis dans la lune, pour retrouver ma hachette d'argent. Je parvins, plus tard, à faire un nouveau voyage dans cette planète, mais d'une manière bien plus agréable que la première. J'y restai assez longtemps pour m'instruire convenablement de plusieurs choses que je vous raconterai aussi exactement que ma mémoire me le permettra.

Un parent éloigné que je voyais souvent s'était mis dans la tête qu'il devait nécessairement y avoir un peuple qui égale en grandeur celui que Gulliver prétend avoir trouvé dans le royaume de Brobdignag. Il résolut de partir pour faire un voyage de découverte à la recherche de ce pays inconnu, et me pria de l'accompagner. Pour ma part, je n'avais regardé le récit de Gulliver que comme un conte d'enfant, et je croyais aussi peu à la réalité de Brobdignag qu'à celle d'un Eldorado. Mais, comme ledit parent m'avait institué son légataire universel, il était naturel que je me montrasse quelque peu galant envers lui. Nous arrivâmes heureusement dans la mer du Sud, sans avoir rencontré la moindre contrariété ni aucun événement qui mérite d'être rapporté, si ce n'est plusieurs hommes et femmes qui volaient dans l'air, munis d'ailes, ou dansaient des menuets et faisaient des entrechats et autres drôleries de ce genre.

Le dix-huitième jour après que nous eûmes passé l'île d'Otahiti, un ouragan entraîna notre navire sur la surface de la mer à la distance d'environ mille lieues, en nous enlevant par intervalles

dans l'air. Enfin le vent redoubla de violence, gonfla nos voiles et nous emporta avec une rapidité extraordinaire. Pendant six semaines nous avons voyagé à travers les nuages, quand nous découvrîmes un pays immense, rond et étincelant, que nous prîmes pour une île rayonnante. Nous entrâmes dans un excellent port, où nous abordâmes, et trouvâmes que cette terre était habitée. Audessous de nous, nous vîmes se développer une autre terre avec des villes, des arbres, des montagnes, des fleuves, des mers, des lacs, comme celle que nous venions de quitter.

Dans la lune, — car c'était l'île étincelante où nous venions d'arriver, — nous vîmes de grandes figures qui chevauchaient sur des vautours dont chacun avait trois têtes. Pour vous donner une idée de ces oiseaux, je dois vous dire que l'envergure de leurs ailes était six fois aussi longue que le câble le plus long de notre navire. De la même manière que nous montons des chevaux, les habitants de cette île chevauchent sur ces oiseaux.

Le roi de cette terre était précisément en guerre avec le soleil. Il m'offrit un brevet d'officier. Mais

je n'acceptai point l'honneur que sa majesté voulait me faire.

Tout, dans ce monde extraordinaire, est d'une grandeur si gigantesque, qu'une mouche ordinaire, par exemple, n'est guère plus petite que ne le sont nos moutons. Les armes dont les habitants de la lune se servent de préférence, sont des raiforts qu'ils lancent en guise de javelots et qui tuent instantanément ceux qui en sont atteints. Leurs boucliers sont faits de peaux, et quand la saison des raiforts est passée, ils se servent de tiges d'asperge.

J'eus aussi l'occasion d'y voir quelques habitants de l'étoile Sirius que leurs affaires commerciales y avaient amenés. Ils ont des têtes comme celles des bouledogues. Ils ont les yeux placés aux deux côtés du bout, ou, pour mieux dire, à la partie inférieure du nez. Ils n'ont pas de cils ; mais, quand ils dorment, ils se couvrent les yeux avec leur langue. Ils ont ordinairement vingt pieds de haut ; mais aucun des habitants de la lune n'a moins de trente-six pieds. Le nom que portent ces derniers est un peu étrange. On ne les considère pas comme

des hommes, mais on les appelle cuisiniers, parce qu'ils font dans le pays l'office qu'exerce chez nous cette sorte de gens. Du reste, ils ne passent guère beaucoup de temps à prendre leurs repas; car ils ont dans le creux de la poitrine une petite porte qu'ils ouvrent et par où ils introduisent la portion tout entière directement dans l'estomac; puis ils la referment jusqu'au mois suivant, au même jour. De cette façon ils ne mangent que douze fois par an, institution qui doit plaire à tous ceux qui ne sont ni gastronomes ni gourmands.

Les plaisirs de l'amour sont entièrement inconnus dans la lune; car, dans la classe des cuisiniers aussi bien que dans celle des hommes et des autres animaux, il n'y a qu'un seul et même sexe. Toutes choses croissent sur des arbres, qui, du reste, diffèrent de beaucoup entre eux, tant par les fruits qu'ils portent que par leur feuillage et par leur hauteur. Ceux qui produisent les cuisiniers ou les hommes, sont beaucoup plus beaux que les autres, ont des troncs d'une grosseur énorme et des feuilles couleur de chair; leurs fruits consistent en noix, qui ont des écailles très-dures, et sont

longues au moins de six pieds. Quand ces fruits sont mûrs, ce qu'on voit à la couleur de leurs écailles, on les cueille avec le plus grand soin et on les conserve aussi longtemps qu'on le trouve convenable. Lorsqu'on veut rendre vivants les noyaux des noix, on les jette dans une chaudière d'eau bouillante; en peu d'heures les écailles s'ouvrent, et la créature en sort vivante et animée.

Leur esprit est toujours, même avant qu'ils entrent dans le monde, formé pour une destination particulière. D'une écaille sort un soldat, d'une autre un philosophe, d'une troisième un théologien, d'une quatrième un jésuite, d'une cinquième un fermier, d'une sixième un paysan, et ainsi de suite. Et chacun commence aussitôt à pratiquer l'état qu'il sait déjà théoriquement. C'est une chose extraordinairement difficile que de juger avec certitude ce que renferment les écailles. Cependant un théologien lunaire fit grand bruit, pendant mon séjour dans la planète, de ce secret qu'il prétendit avoir découvert. Mais on ne fit guère attention à ce qu'il disait, et on le tint généralement pour un insensé.

Quand les habitants de la lune deviennent vieux, ils ne meurent pas , mais ils se dissolvent dans l'air et se dissipent en fumée.

Ils n'éprouvent jamais le besoin de boire , et ils n'ont à chaque main qu'un seul doigt avec lequel ils peuvent faire tout , aussi bien et mieux encore que nous ne le pourrions avec les cinq que nous avons à chaque main.

Ils portent la tête sous le bras droit ; et quand ils vont en voyage ou qu'ils se livrent à des travaux qui nécessitent beaucoup de mouvement, ils la laissent communément à la maison ; car ils peuvent lui demander conseil, quelque éloignés qu'ils soient d'elle. Les principaux des habitants de la lune , quand ils désirent de savoir ce qui se passe parmi le commun peuple , ne se rendent jamais sur la place publique. Ils restent à la maison, c'est-à-dire que leur corps reste chez eux , et ils envoient leur tête dans la rue , pour voir incognito ce qui se passe et venir rapporter , à l'instant où ils le veulent , toutes les choses qu'elles ont vues ou entendues.

Les graines des raisins dans la lune ressemblent

exactement aux grelons de notre terre , et je suis fermement convaincu que , lorsqu'une tempête lunaire abat ces raisins de leurs ceps, les graines en tombent sur notre planète et forment notre grêle. Je crois aussi que cette mienne observation doit depuis longtemps être connue de plus d'un marchand de vin ; du moins j'ai souvent bu du vin qui me parut fait de jus de grelons et auquel je trouvai complètement le goût du vin de la lune.

J'allais presque oublier de vous raconter une circonstance toute particulière. Le ventre des habitants de la lune leur rend exactement le même service qu'un sac rend à un soldat. Ils y mettent les choses dont ils ont besoin , et peuvent à leur gré l'ouvrir et le fermer , de même que leur estomac, comme je vous l'ai déjà dit ; car d'entrailles ils n'en ont point. De vêtements ils n'en portent guère, pour un motif que je vous ai indiqué aussi.

Ils peuvent, à leur fantaisie, ôter leurs yeux ou les replacer au bout de leur nez ; et quand ils les tiennent à la main, ils voient aussi bien que quand ils les ont plantés à leur place naturelle. Si, par quelque accident, ils en perdent ou en détériorent

un, ils peuvent en acheter ou en louer un nouveau et s'en servir comme du leur propre. C'est pourquoi on trouve dans la lune beaucoup de marchands d'yeux, et dans cet article de commerce règne la mode la plus capricieuse, car tantôt on voit des yeux verts, tantôt des yeux jaunes, tantôt des yeux oranges au nez des damerets et des coquettes du pays.

Je conviens que tout cela, messieurs, doit vous paraître étrange. Mais je permets à tous ceux qui douteraient le moins du monde de mes paroles, de faire eux-mêmes le voyage de la lune pour se convaincre que je suis resté plus fidèle à la vérité que peut-être peu de voyageurs ne l'ont été.





Two for André Van Hapselt.